

Le voyage de François Boyer de Lorient à Greenwich, via Saint-Malo en 1774

On trouvera ici l'édition d'un manuscrit qui me fut communiqué en 1990 par M. Charles Mesnier, de Saint-Coulomb, aujourd'hui décédé, descendant de François Boyer¹. L'auteur du texte. Celui-ci fut mis à profit pour préparer ma communication, malheureusement non publiée, au 130^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques à La Rochelle en 2005, qui est à l'origine du présent texte d'introduction.

En 1774, avant la guerre pour l'indépendance des États-Unis et dix ans après la fin de la guerre de Sept Ans, beaucoup de Français avaient déjà visité le sud de l'Angleterre et Londres en particulier comme le montre abondamment Jacques Gury².

Le voyage fait par François Boyer se déroule du 9 juin 1774, date de son départ de Lorient, au 10 juillet, par la visite de l'observatoire de Greenwich. Le récit de voyage s'interrompt là brutalement. Son parcours le conduit de Lorient à Saint-Malo, ce qui nous vaut des précisions utiles sur les conditions et le coût d'un voyage en « chaise » ou « cabriolet » de location à la fin du XVIII^e siècle, et une description pittoresque de la traversée de l'Arguenon. Puis, Boyer embarque à Saint-Malo, fait escale à Guernesey et débarque à Southampton, d'où il gagne Londres, en passant par Cobham, les jardins de Painshill et Richmond. Il effectue ce voyage avec un certain Callorc (Calloc'h ?) et un certain Héries, dont on ne sait rien. Son voyage est payé (180 livres), pour le trajet français tout au moins, et organisé par ce Héries, que Boyer retrouve à Saint-Malo. Il a un frère qui séjourne à Southampton et un autre frère ainsi qu'une

¹ Ce document a depuis disparu lors du cambriolage de la maison de M. Mesnier. Une photocopie en avait été faite, aujourd'hui conservée aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, sous la cote 1 J 1024.

² GURY, Jacques, *Le voyage outre-Manche, anthologie de voyageurs français de Voltaire à Mac Orlan, du XVIII^e au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1999, 1207 p.

sœur à Cobham. C'est un commis d'Héries qui trouve à Boyer un logement à Londres et un ami d'Héries qui le conduit à Greenwich³.

Les points de départ et d'arrivée du manuscrit éclairent le sens de ce voyage. Nous savons en effet peu de choses de François Boyer, né à Lorris en Gâtinais en 1736, en dehors du fait qu'il est professeur à l'école d'hydrographie de Lorient.

Bien que sept sièges d'amirauté aient été créés en 1691 dans la province, il n'y eut longtemps que deux écoles d'hydrographie publiques et gratuites en Bretagne, celle du Croisic, rendue illustre par Pierre Bouguer, et celle d'Auray, ouvertes dès 1691 ; Brest n'eut la sienne qu'en 1765 et celle de Lorient fut créée en 1771 seulement. Les cours d'hydrographie (l'art de la navigation) consistent à apprendre aux élèves la sphère terrestre et la division du temps, à se servir des cartes et à dessiner les cartes des terres qu'ils découvriraient, à leur montrer l'usage de la boussole et du compas, les instruments qui servent à observer les astres qu'ils doivent connaître et même être capables de fabriquer. L'enseignement théorique est complété par des travaux dirigés pour donner aux élèves l'entraînement nécessaire.

L'enseignement est destiné aux pilotes et aux capitaines, dont la formation s'améliore considérablement au cours du XVIII^e siècle. Les pilotes doivent tenir les journaux de bord sur lesquels ils notent, entre autres, les latitudes et longitudes. La formation des navigateurs se posait d'une manière aiguë et on ne savait pas encore bien déterminer les longitudes en mer⁴.

François Boyer est donc engagé lors de la création de l'école de Lorient. Le salaire annuel de 900 livres prévu par la communauté de ville est ramené à 750 livres par l'intendant⁵. Sa lettre d'engagement du 11 mars 1771, où l'on apprend qu'il a fréquenté l'école de mathématiques au collège Mazarin à Paris, stipule ses obligations⁶. Il doit donner quatre leçons par semaine, de 3 heures chacune, les lundi, mardi, jeudi et vendredi, de 9 h à midi.

La première heure est un cours de mathématiques élémentaires, les deux heures suivantes sont consacrées à des leçons d'hydrographie. Le jeudi après-midi, deux heures sont consacrées aux exercices pratiques (« démonstration de sphère ») et au contrôle des connaissances des élèves dans le maniement des instruments. Pour les élèves doués, s'ajoutent des « leçons particulières pour résoudre les problèmes de longitude ».

³ Est-ce un Malouin ? Un Anglais ? Un négociant ? Un scientifique ? Malgré nos recherches, il n'a pas été possible d'identifier ce personnage. Les recherches entreprises aux Archives municipales de Saint-Malo, dont je remercie leur directeur, Marc Jean, sont également restées vaines.

⁴ FAUQUE, Danielle, « Les écoles d'hydrographie en Bretagne au XVIII^e siècle », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXVIII, 2000, p. 369-400.

⁵ Comme l'indique la délibération de la communauté de ville de Lorient en date du 12 mars 1771 (Archives municipales de Lorient).

⁶ Arch. dép. Ille-et-Vilaine, C 736.

En 1783, un certificat précise ses activités :

« Je soussigné, commandant du Port et de la Marine à Lorient, certifie que le s^r Boyer, professeur de mathématiques et d'hydrographie au port de Lorient depuis plus de 20 [sic] ans a toujours fait faire sous ses yeux divers instruments de marine comme octant, sextant, boussoles etc. et que par son exactitude, ses soins et le choix qu'il a su faire d'ouvriers intelligents il a toujours fourni aux marins des instruments de toute satisfaction pour l'exactitude et la solidité. Lorient, 25 juin 1783. Thévenard »⁷.

F. Boyer est toujours professeur d'hydrographie le 6 octobre 1790, date à laquelle la municipalité de Lorient autorise le versement du « quartier » (trimestre) de ses appointements, soit 166 livres 17 sous 6 deniers⁸. On perd ensuite sa trace.

Trois ans après la nomination de Boyer, son voyage est donc à visée scientifique, l'Angleterre étant très en pointe sur les questions de navigation au XVIII^e siècle. Il s'agit pour Boyer de se perfectionner dans la connaissance des instruments, afin d'assurer une meilleure formation de ses élèves. L'objectif final est l'observatoire de Greenwich, fondé par le roi Charles II en 1675, quelques années après l'observatoire de Paris fondé par Louis XIV. La mission de ces établissements est ainsi définie :

« L'astronome royal appliquera immédiatement tous ses soins et toute son activité à rectifier les tables des mouvements célestes et les positions des étoiles fixes, dans le but de donner les moyens de déterminer les longitudes pour le perfectionnement de l'art de la navigation ».

Boyer découvre à l'observatoire de Greenwich des instruments célèbres à l'époque, les quarts de cercle⁹ de Bird (*Borde*) renommés pour leur précision, les chronomètres de marine, des horloges à balancier portatives dites « montres », fabriquées par l'horloger autodidacte Harrison (1693-1776), qui permettaient de calculer la longitude, en déterminant l'heure du méridien d'origine lorsqu'il est midi au point considéré. Harrison venait de recevoir en 1773 le prix promis par le *Longitude Act* de 1714 à qui découvrirait le moyen de déterminer la longitude d'un bâtiment en mer.

Outre la visite de l'observatoire de Greenwich, Boyer visite le *British Museum* et rencontre des personnalités du monde scientifique britannique lorsqu'il est invité à une séance de la Société royale de Londres. C'est un « touriste » averti, très curieux de l'Angleterre, qui visite les principaux sites et monuments de Londres et alentours, notamment les jardins de Painshill, s'intéresse aux institutions (le jury) et à la religion, assiste aux spectacles : théâtre, opéra, cabaret (Vauxhall). Ce n'est pas un anglomane. Il admire plus la grotte artificielle de Painshill que le jardin « à l'anglaise ». Il est

⁷ Document conservé jadis dans les papiers disparus de la famille Mesnier.

⁸ Renseignement communiqué par M^{me} Patricia Drenou, directrice des Archives municipales de Lorient. Qu'elle en soit ici remerciée.

⁹ Instruments de triangulation nécessaires pour obtenir la mesure d'un arc de méridien.

critique sur les parcs, mal entretenus, les places, quelconques, les églises, sans décor, l'opéra, à la machinerie « languissante »... Il apprécie en revanche les chevaux et les fiacres, les rues, les trottoirs et les squares de Londres et surtout le développement scientifique en Angleterre, d'autant plus que beaucoup de ses interlocuteurs parlent le français, alors qu'il ne pratique pas l'anglais.

Théotiste JAMAUX-GOHER

*Transcription*¹⁰

« Nous avons reçu de M. Héries
La somme de 180 livres.
Parti de Lorient le 9 juin 1774 pour Londres
Dépensé :

pour Hennebont :	6 l.	9 sols	
pour le charretier qui a été chercher la chaise :	36 l.		
louage de la chaise :	18 l.		
cadenas :	2 l.	18 s.	
papier :		11 s.	
cordes :	2 l.	1 s.	
portefaix pour avoir roulé la chaise :		18 s.	
Port-Louis :	3 l.	3 s.	
amarré la malle :		6 s.	
pris poste			
chevaux de poste pour 19 postes ¹¹ ½ :	73 l.	2 s.	6 d.
postillons :	9 l.		
surplus pour le postillon :	2 l.	17 s.	
passage du Guildo :	2 l.	8 s.	
3 repas :	9 l.		
passage de Dinard :		18 s.	
	167 l.	11 s.	6 d. ¹²

¹⁰ Pour une lecture plus aisée, la ponctuation, l'orthographe et la syntaxe très fantaisistes de Boyer ont été modernisées. Nous avons toutefois laissé observatoire au féminin. Pour les mots anglais, les noms de lieu et de personne anglais, nous indiquons entre parenthèses l'orthographe de Boyer. La transcription a été revue par Bruno Isbled, qui a également annoté le texte *a minima*, avec l'aide de MM. Gwyn Meirion-Jones et Michael Jones, et repris le texte de présentation.

¹¹ Poste : unité de longueur égale à 2 lieues.

¹² Sur le fonctionnement des relais de poste, cf. JAMAUX-GOHER, Théotiste, *La poste aux chevaux en Bretagne (1736-1873)*, Mayenne, Éditions régionales de l'Ouest, 2001. On notera le coût élevé du voyage, presque trois mois de salaire, puisque Boyer est payé 750 livres. Un voyage en voiture publique lui aurait coûté moins cher.

(p. 2) « Il y a un passage de Dinard à Saint-Malo qui passe des chevaux ; comme nous avons laissé notre cabriolet à Dinard chez M^{me} Botrel, aubergiste ayant la poste royale, nous avons passé l'embouchure de la rivière de Dinard et nous sommes arrivés à Saint-Malo le 10 juin à 2 h quoique nous sommes (*sic*) arrivés à Dinard à 11 h ½.

Les chemins que nous avons parcourus étaient tous très beaux en général excepté depuis Moncontour à Lamballe qui contient 2 postes. Les pierres sont jetées sans ordre dans le chemin et de la grosseur qu'elles ont été tirées de la carrière en sorte qu'on risque à tout instant de se rompre contre ces rochers. De Lamballe à Matignon assez beau chemin, 2 postes ; de Matignon à Dinard 2 postes ½, beau chemin (p. 3) excepté à un endroit nommé Le Guildo où il y a un passage propre à effrayer les plus fermes. Lorsque nous y arrivâmes, il s'élevait de dessus le bras de mer qu'il s'agissait de traverser un brouillard très épais ; on nous mena le long de l'eau sur une terre glissante l'espace de 300 pas et parmi les roches ; arrivés à l'endroit où on s'embarque, on nous présenta le côté d'un bateau grand comme une forte chaloupe de pêche de Groix où il fallait embarquer tout notre équipage, et d'une manière étonnante on mit deux planches sur le bord du bateau éloignées l'une de l'autre de l'intervalle des roues ; lorsque je vis cet appareil je crus bien que nous allions perdre notre voiture et nos malles, car pour nous nous avons descendu et on avait ôté les chevaux ; enfin l'instant critique arrive, les bateliers et le (p. 4) cocher prennent le brancard de la voiture et font des efforts incroyables pour l'empêcher de rouler rapidement jusques aux planches parce que la pente est grande et grasse, ensuite ils sont obligés de la pousser pour la faire monter sur les planches jusqu'à ce que les roues répondent sur le bord de la chaloupe, alors nouvel effort en retirant pour que les planches en faisant la bascule n'obligent la voiture de frapper l'autre bord trop rudement au risque de défoncer cette chaloupe. Toute la difficulté consistait à embarquer la voiture, moyennant quoi je fus très satisfait de la voir sans avarie dans le bateau. Lorsque nous fûmes de l'autre bord du bras de mer, on fit le même appareil (p. 5) pour la sortir, après quoi nous remontâmes en chaise pour nous rendre à Dinard où nous arrivâmes à 11 h ½. Nous donnâmes des ordres à M^{me} Botrel, aubergiste et maîtresse de poste de Dinard, de remettre notre chaise au voiturier de Lorient qui devait la venir prendre. Après nous être un peu raccommoqué de notre course de 24 heures, nous nous embarquâmes dans le passage de Dinard à Saint-Malo ; ce trajet peut avoir ¾ de lieue de large, nous mîmes pied à terre à Saint-Malo à 2 h ; nous trouvâmes M. Héries en bonne santé et qui avait trouvé une embarcation pour Guernesey (*Grenezé*) qui devait partir le lendemain matin.

Saint-Malo a un très bel aspect, c'est une ville isolée entourée de mer tout autour excepté une langue de terre qui mène de Saint-Malo à [...]. Les maisons de Saint-Malo sont très hautes mais les rues sont très étroites puisqu'il y en a (p. 6) plusieurs qui n'ont qu'une brasse de largeur. Les murs de la ville est ce qu'il y a de plus beau, ils peuvent avoir 8 à 9 pieds de large et bâtis en belle pierre de taille ; on peut faire le tour de la ville sur ces murailles, cette promenade est agréable. Comme M. Calorc, mon compagnon de voyage, se trouvait incommodé d'un mal de gorge occasionné par le voyage, nous fûmes chez un chirurgien nommé M. de la Roche Lucas¹³ demeurant dans la grande rue qui lui ordonna un gargarisme qui lui fit tous les biens imaginables ; ce M. de la Roche et son épouse nous firent mille honnêtetés et en général les habitants de cette ville sont très polis.

¹³ Michel-Pierre Lucas, sieur de La Roche, chirurgien-juré, mort en 1779 à 69 ans, cf. PARIS-JALLOBERT, Paul, abbé, *Anciens registres paroissiaux de Bretagne*, Saint-Malo, t. III, Rennes, 1902, p. 83.

Nous partîmes de Saint-Malo pour Grenezé le 11 juin à 7 h du matin sur le bot (*sic*) *L'Élisabeth* commandé par [blanc], du port de 50 tonneaux ; nous avons passé par la grande porte et ensuite gouverné au nord pour nous rendre à notre (p. 7) destination ; nous eûmes beau temps toute la journée en sorte que sur les 10 h du soir nous étions à $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ de lieue de l'entrée du port de Grenezé où le calme nous prit. Nous mouillâmes l'ancre pour attendre le vent et la marée qui devait commencer à monter à ce que nous dit le patron à 7 h du matin du 12 [...]. Le matin sur les 7 h (à 8 h) il appareilla les voiles, cela joint au canot qui nous remorquait et la marée qui nous aidait, nous entrâmes de bonne heure dans le port de Grenezé où il pourrait entrer de grands vaisseaux puisqu'il y a 8 brasses d'eau. Nous nous promenâmes dans la ville qui peut contenir environ 1 000 maisons assez bien bâties mais sur un terrain fort incliné à l'horizon. On parle autant mauvais français qu'anglais. L'île paraît très bien cultivée et très fertile ; le pain y est bon et le beurre excellent. Nous avons demeuré à Grenezé chez M^{lles} Guérin, rue Berthelot, (p. 8) qui étaient marchandes ; on nous avertit que nous devions partir le lendemain au matin mais le capitaine appareilla sans nous envoyer chercher, il s'en présenta un autre tout de suite que nous acceptâmes. Nous appareillâmes de Grenezé le 13 juin à 7 h $\frac{1}{2}$ du soir sur le sloop (*sloup*) *Le Grenezé Pacquet* commandé par le capitaine Lelièvre de ladite île, pour la ville de Southampton ; nous n'eûmes presque point de vent toute la nuit, mais sur les 4 h du matin du 14 mai (*sic* pour juin) une brise à nous faire filer jusqu'à 7 nœuds qui dura tout le reste de la traversée qui fut très belle. Nous découvrimus la terre de la Grande-Bretagne sur les midi et la côtoyâmes en l'approchant cependant un peu jusqu'à ce que nous nous sommes trouvés vis-à-vis de la rivière qui passe à Southampton ; cette rivière touche la partie ouest de l'île Wight (*Wich*). Nous vîmes à l'entrée de cette rivière deux grandes roches appelées « les Aiguilles »¹⁴ qui peuvent servir de remarques¹⁵ pour l'entrée, (p. 9) elles sont très blanches et isolées des terres à $\frac{1}{3}$ de lieue et battues par la mer. L'entrée de cette rivière est de plus d'une lieue, elle se rétrécit ensuite jusqu'à un château ou fort qui est sur la gauche en entrant¹⁶ ; ce château peut être à deux lieues de l'embouchure ; les fonds sont assez grands pour passer des vaisseaux de soixante canons, toutes les côtes sont très bien cultivées ; enfin nous arrivâmes à Southampton le 14 à 10 heures du soir. Aussitôt nous nous rendîmes à l'auberge où on nous reçut fort proprement.

Le 15 juin, nous apprîmes que le frère de M. Héries était en cette ville et comme il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus cela fut une cause pour retarder notre arrivée à Londres. Nous avons remarqué que cette petite ville est proprement bâtie mais point du tout solide ; je ne crois pas qu'elle contienne plus d'habitants que Saint-Malo, il n'y a qu'une seule belle rue, les autres sont médiocres. (p. 10) Cette belle rue qui est la plus longue et la plus large contient de fort belles boutiques de toutes espèces, elle commence d'un bout proche de la douane où on a visité nos malles et se termine à la grande porte qui conduit à Londres. J'ai remarqué qu'il y a des fontaines dans cette rue de distance en distance.

Il n'y a point dans ce royaume des postes royales établies, mais chaque auberge vous fournit volontairement une très belle et bonne chaise et des chevaux que vous payez à proportion du chemin que vous avez à faire ; nous avons logé dans la grande rue à l'enseigne du vaisseau *le Saint Georges* proche la coutume ou douane.

¹⁴ *The Needles*, formation rocheuse très érodée à l'extrême ouest de l'île de Wight.

¹⁵ Amers ?

¹⁶ Probablement le château de Calshot sur la rive ouest de la Solent.

Nous partîmes de Southampton le 15 juin à 7 h du soir dans une chaise de poste à 3 ; nous mîmes notre bagage devant et derrière ; les chevaux nous menèrent un train bien plus grand que les postes de France. Les chevaux sont très (p. 11) grands et robustes, les routes sont magnifiques. Lorsqu'on n'a que deux chevaux, on paie 2/3 de shilling (*chelin*) par mille ou 1/3 de lieue ; lorsqu'on en met 4, un *chelin* [...], d'ailleurs avec deux chevaux on peut être 3 dans la voiture et 200 livres ou 250 livres de hardes, cela leur est indifférent¹⁷.

Après avoir marché toute la nuit, nous nous arrê tâmes à 3 h ½ du 16 à un village nommé Cobham éloigné de Londres de 7 lieues, où nous trouvâmes un autre frère et une sœur de M. Héries avec une compagnie de messieurs et demoiselles anglaises.

Elles étaient venues pour voir un château qui peut faire l'admiration de plusieurs personnes, la terre se nomme Campagne Painshill¹⁸ ; elle a été faite par M. Hamilton qui l'a vendue 40 000 livres sterling (*sterlin*) qui fait environ 960 000 livres ; elle occupe plus de 2/3 de lieue de long et presque autant de large, on a imité dans les différentes plantations (p. 12) ce que la nature aurait pu produire de plus agréable : ce sont des amas d'arbres de diverses espèces qui forment des bosquets charmants, ils sont épars dans l'étendue de ce vaste terrain, sans régularité ni symétrie. Les prés et prairies n'y sont point distribués par ordre ni sous une forme régulière quelconque, ils ont imité l'inconstance et la variété des productions terrestres ; cette façon, ce goût de culture fait l'admiration des Anglais mais, lorsqu'un Français a vu Versailles, ses jardins et son parc, il regarde ces beautés anglaises d'une manière bien indifférente.

Nous rencontrâmes de distance à autres des choses qui méritent d'être rapportées : la première qui m'a le plus flatté est une grotte dont l'entrée paraît des plus obscure et des moins habitée, elle est construite en pierres minées et cavées par la mer qui ont (p. 13) été apportées de fort loin et posées à grands frais. L'intérieur est charmant, il est garni de minéraux qui paraissent avoir végété naturellement le long des parois de la grotte, la voûte est garnie de vitrifications et cristallisations posées si naturellement qu'on reste dans l'admiration et l'étonnement lorsqu'on y entre pour la première fois ; il tombe de divers endroits des cascades d'une eau claire et transparente comme le plus beau cristal qui se précipitent dans des roches artificiellement mises d'une beauté sans pareille vu les parties métalliques et les pétrifications qu'elles contiennent, il tombe de différents endroits des gouttes d'eau qui filtrent à travers les terres qui imitent on ne peut mieux les filtrations naturelles des souterrains ; nous trouvâmes cet endroit si beau, si agréable et si salubre que nous y restâmes ¾ [d'heure] dans l'admiration et nous avons manqué d'y être tout pétrifiés comme l'étaient les bois, (p. 14) les coquilles et les poissons qui étaient insérés dans le sein des pierres, mais par bonheur pour nous, nous avions quatre ou cinq êtres charmants qui nous rappelaient par leur enjouement à la vie que le sel vitrificatif nous eût fait perdre.

Il fallut cependant quitter ce séjour délicieux pour achever notre promenade et de là nous rendre à Londres. Cette grotte estimée en France pour un naturaliste pourrait valoir 100 000 livres parce qu'elle a été construite sur un terrain plat, il a fallu y porter des terres pour former une montagne, y conduire au pied une petite rivière qui n'y était point, placer de distance à autres des amas de roches calcinées et minées à cinquante pas à la ronde au moins afin de préparer les yeux à voir un autre souterrain, ensuite conduire de l'eau par des

¹⁷ Boyer observe l'absence de réglementation en Angleterre pour le nombre de chevaux et le poids des bagages.

tuyaux pour former les cascades et les filtrations, 2 à 3 charretées de cristaux minéraux qu'il a fallu ramasser (p. 15) dans beaucoup de mines et souterrains, des pierres contenant des pétrifications et parties minérales admirables ; enfin il est impossible d'exprimer la beauté et la richesse de ce paradis terrestre qui nous ravit d'autant mieux que nous venions de nous promener dans plusieurs endroits où il faisait une chaleur immodérée tandis que dans la grotte il y faisait une fraîcheur charmante. Nous sortîmes de là pour aller voir un ermitage bâti simplement mais d'un goût exquis ; comme il est un peu élevé on a une belle vue de paysage bien cultivé. Ce qui peut encore fixer l'attention des curieux est le temple de Bacchus ; c'est un bâtiment dont l'argamasse¹⁹ est portée par 10 colonnes de l'ordre ionique sur deux faces et 8 sur chacune des deux autres faces, la figure de Bacchus est dans le milieu du temple sur un (p. 16) piédestal, elle est grande de 7 à 8 pieds, belle dans toutes ses parties ; il y a des bacchantes et autres divinités dans ce temple qui sont d'une sculpture admirable. Après avoir vu diverses autres choses très curieuses, nous rentrâmes à notre auberge à 3 h de l'après-midi en sorte que notre promenade dura 5 heures.

Nous partîmes de là pour Londres, nous étions 2 carrosses et 2 chaises de poste. Nous nous arrêtâmes à Richmond (*Richemont*) pour y prendre du thé ; du salon de l'auberge où nous étions il y avait la plus belle vue qui soit peut-être au monde²⁰. De là nous remontons en chaises pour nous rendre à Londres où nous arrivâmes à 9 h ½ du soir ; nous cherchâmes des chambres, on nous demanda dans un endroit 5 guinées²¹ par semaine pour deux chambres à coucher et une à manger, c'est pourquoi nous attendîmes au lendemain pour trouver gîte à meilleur marché.

(p. 17) Le 17, nous fûmes conduits par un commis de M^r Héries dans différentes maisons pour y chercher un logement que nous trouvâmes chez M^r Joconsen, n° 19, Norfolk Street. Nous fûmes ce jour-là à la Bourse²² qui est un assez beau bâtiment et où il s'y rend beaucoup de négociants depuis 10 h jusqu'à quatre heures. De là, nous entrâmes à la banque²³ qui est un très beau bâtiment où il y a un dôme très beau qui éclaire admirablement bien la grande salle ; ce dôme n'est point obscurci par des peintures lugubres comme j'en ai vu plusieurs, au contraire l'intérieur est très blanc et décoré intérieurement par des octogones réguliers et carrés en relief ornés de légères sculptures qui en remplissent tout l'espace ; les ouvertures sont si bien distribuées qu'on voit aussi clair que dehors. Autour de la grande salle il y en a 4 autres plus petites couvertes d'un dôme semblable au grand qui font un effet charmant (*suit un petit dessin représentant la forme de l'édifice*).

(p. 18) Le 18, nous nous promenâmes pour aller voir l'église de l'abbaye de Westminster qui est fort ancienne, bâtie par Sigebert (*Sibert*) I^{er} roi saxon d'Essex en l'année 612 ; c'est là

¹⁸ Ce parc est également décrit par Cambry, lors de son voyage de 1788, GURY, Jacques, *Le voyage outre-Manche...*, *op. cit.*, p. 484 sq.. Ces jardins sont toujours ouverts à la visite.

¹⁹ Terme d'architecture désignant une plate forme établie au sommet d'un édifice.

²⁰ La terrasse de Richmond, parfois comparée à celle de Saint-Germain-en-Laye, est souvent visitée par les voyageurs à la fin du XVIII^e siècle, *cf.*, GURY, Jacques, *Le voyage outre-Manche...*, *op. cit.*, p. 464-473.

²¹ Guinée : pièce d'or d'une livre, mais d'un cours légal de 21 (et non 20) shillings, *cf.* ; *Id.*, *ibid.*, p. 1190.

²² *Royal Stock Exchange*

²³ Banque d'Angleterre (*Bank of England*). Il s'agit du premier bâtiment, construit en 1732 par George Sampson, qui fut reconstruit par Soane à la fin du XVIII^e siècle. Le bâtiment actuel remonte à l'entre deux guerres.

où sont tous les beaux monuments de l'Angleterre. Le corps des grands hommes y repose dans des tombeaux de marbre très bien ornés de sculpture et architecture ; on y met indifféremment les rois, les princes et les artistes qui se sont distingués dans leur état ; à la droite de la porte du chœur est la statue du grand Isaac Newton et de l'autre côté est celle de Milord Stanhope ambassadeur en Espagne, celui qui prit le Port Mahon en 1708 ; dans un autre endroit est Haendel (*Andel*), le plus célèbre musicien d'Angleterre, enfin, les peintres, les géomètres et les artistes fameux y sont statués en beau marbre aux dépens de la Nation ; ces marques de distinction ne contribuent pas peu à encourager les sujets pour se distinguer dans leurs parties.

L'église de Saint-Paul (p. 19) qui est la plus grande de Londres a un dôme dans son milieu qui est très élevé, à 340 pieds, et a 500 pieds de long et 250 de large. L'architecture admirable de ce vaste bâtiment est belle et solide mais rien de brillant. L'intérieur est nu, n'y ayant ni statue, ni peinture, ni autel, ni dorure excepté le dôme qui l'est, enfin rien de ces choses admirables qui ornent si bien toutes nos églises ; elle a coûté 16 à 18 millions tournois. Toutes les autres qui sont en grand nombre sont toutes aussi peu dignes de l'attention d'un voyageur.

Il n'est point étonnant qu'ils ne cherchent point à embellir l'intérieur de ces bâtiments, ils n'y entrent que le dimanche, encore n'y restent-ils qu'un petit espace de temps comme ½ heure, la religion est libre, on ne gêne personne sur cet article, ils ne se confessent qu'à Dieu ; ils n'ont que deux sacrements qui sont le baptême et le mariage, point d'office que celle (*sic*) qui se fait le dimanche en langue anglaise, mais pendant ce jour il est très défendu de travailler ni de vendre, point de spectacle public, (p. 20) parce que Dieu s'est reposé le 7^e jour ; ils croient bien que les saints sont heureux mais ils ne les prient jamais parce qu'ils sont trop éloignés de la divinité pour servir d'ambassadeur auprès du Très Haut, par une conséquence tirée de ce principe ils ne prient jamais pour les morts, font l'aumône non pas en vue d'attirer vers eux les regards de Dieu mais par humanité et pour le plaisir d'obliger un malheureux. Les ministres de leur loi leur donnent la communion sous les espèces du pain et du vin et ils croient à la présence réelle ; ils communient pour se remémorer le jour de la Cène de Jésus-Christ avec ses apôtres, ils ne font point d'eau bénite parce que leurs prêtres n'ont point le pouvoir de faire changer les vertus de cet élément attendu que ce sont des hommes comme les autres ; leur ayant dit un jour que Jésus-Christ avait donné (p. 21) pouvoir à saint Pierre de faire tout ce qu'il voudrait sur la terre et que cela serait approuvé dans le ciel, ils me répondirent que si cela a été ce pouvoir fut interrompu du règne de la papesse Jeanne, ainsi que le pape n'était pas plus qu'un simple prêtre²⁴.

Nous avons vu toutes les places, je n'en ai trouvé aucune de belle, la plus grande qui est plus étendue qu'aucune de celles qui sont dans Paris s'appelle Lincoln's Inn Fields (?) (*Linchinfile*) ; les maisons qui l'environnent sont médiocres, bâties en briques et couvertes de tuiles, à 2 étages, quelques-unes à 3 mais peu et point du tout décorées ; il y a dans le milieu une statue équestre d'un roi, elle paraît belle et bien finie mais elle est sur un piédestal trop petit et sans ornement, on croirait que ce beau monument de sculpture a été posé sur un petit bloc de pierre en attendant que son vrai support soit fini. On n'a laissé que la largeur d'une

²⁴ Humour britannique ?

rue ordinaire (p. 22) entre les maisons et une immense grille qui entoure la statue ; l'intérieur de cette grille qui forme la place est un gazon inégal et mal entretenu, il y a diverses crevasses qui ramassent les eaux de cette place et y forment des cloaques ; toutes les autres ressemblent à peu près à celle-ci.

Les rues sont belles, presque toutes alignées, bordées des deux côtés des maisons de deux trottoirs pavés en pierres de taille ce qui est d'une commodité infinie pour les personnes qui vont à pied attendu qu'il est défendu à toute voiture d'y mettre une de ses roues ; toutes les maisons sont à deux étages, quelques-unes à 3 et point à 4. Les fiacres sont très beaux et attelés de beaux chevaux ; il n'y a pour traverser la rivière que 3 ponts, le premier dans le bas de la rivière s'appelle le pont de Londres, celui du milieu le pont de Blackfriars (*Blackfraire*) le 3^e le pont de Westminster (*Woarmester*) ; (p. 23) ces trois ponts sont larges et solides, n'ont point de maison comme quelques-uns à Paris, enfin ils n'ont rien de particulier²⁵ ; les vaisseaux viennent dans la Tamise jusqu'au pont de Londres et peuvent charger ou décharger leurs marchandises. Le palais du roi et de la reine²⁶ est une maison très commune sans ornement ni décoration ; le parc de Saint-James (*Jeumes*) qui est la plus belle promenade de Londres n'est qu'un vaste champ sans être entretenu, le milieu est inégal, raboteux et plein de trous qui ramassent les eaux pourries ; on commence cependant à aplanir le milieu et à y creuser un canal²⁷ ; ce parc peut avoir de long 400 toises et moitié moins de large ; du côté opposé au palais du roi il y a une allée d'arbres passable, on ne s'y promène point, on aime mieux être de l'autre côté au grand soleil dans la ville, enfin je ne trouve de recommandable (p. 24) que sa grande longueur qui peut avoir 2 lieues $\frac{1}{2}$ en suivant la rivière et peut-être une demie ou $\frac{3}{4}$ de lieue de large en la traversant.

Les personnes au-dessus du commun y sont honnêtes et affables mais la populace est comme en tout pays grossière.

Nous fûmes voir la seule comédie qui était alors à Londres qui est un spectacle semblable à celui de Nicolet²⁸. La musique y était médiocre ; pour la pièce les Anglais qui étaient avec nous assurèrent qu'elle était très bonne, nous fûmes obligés de les croire sur leurs paroles parce que nous n'entendions point la langue. Ce théâtre a de particulier que le directeur y est auteur et premier acteur ; son fort est de faire des pièces qui tournent en ridicule ce qui lui plaît ; celle que nous avons vue était le ridicule d'un homme de rien (puisque son père était marchand de fromage) qui s'est enrichi considérablement dans l'Inde. Ce héros était nommé dans la pièce M^r Mitte ; ce M^r Mitte étant de retour des Grandes Indes (p. 25) veut épouser une honnête fille mais qui n'est point riche, pour cela faire il gagne le père par une somme d'argent qu'il lui donne mais la mère n'y consent point tant parce que M^r Mitte est un homme de rien et sans mérite que parce que sa fille aime et est aimée d'un galant homme qui lui convient ; M^r Mitte veut contraindre le père de la demoiselle de lui tenir parole ou de lui rendre telle somme, mais comme il ne le peut point il arrive des huissiers pour se saisir de

²⁵ Les maisons du pont de Londres ont été démolies en 1756. La première pierre du pont de Westminster a été posée le 24 janvier 1759. Le pont de Blackfriars a été achevé en 1769. Cf. FERRI de SAINT-CONSTANT, « Londres et les Anglais », dans GURY, Jacques, *Le voyage outre-Manche...*, op. cit., p. 131-132.

²⁶ Le Palais Saint-James qui date de la fin du Moyen Âge et existe toujours.

²⁷ Cf. voyage de LAPORTE en 1775, cité dans GURY, Jacques, *Le voyage outre-Manche...*, op. cit., p. 194

²⁸ Auteur dramatique et directeur de théâtre parisien (1728-1796) très célèbre en son temps.

sa personne ; l'oncle de l'héroïne se trouve là et donne la somme qu'il (*sic*) était due à M^r Mitte et par là on est débarrassé de son indigne personnage, on se moque beaucoup de lui, on lui reproche son mauvais procédé, sa fortune rapide, son ancien métier ; lui ne s'en soucie point, tout bouffi de ses richesses, il s'en va avec un nombre prodigieux de domestiques, en narguant cette honnête famille. Des personnes qui connaissent ce monsieur disent qu'en voyant la pièce on reconnaît tous les personnages et qu'il n'y manque que leurs (p. 26) noms, et que lorsque l'auteur satirise quelqu'un, s'il se trouve boîteux, borgne ou manchot, les personnages de sa comédie affectent les mêmes infirmités ; il y a eu quelqu'un qui, s'étant reconnu dans une de ses pièces, a été lui faire quelques menaces, il a répondu que son intention n'était point d'attaquer personne, que son théâtre était comme l'atelier d'un grand peintre, que quelqu'un pouvait bien y trouver son portrait, mais que du reste s'il se trouvait semblable à quelque personnage de ses comédies il pouvait prendre la pierre pour lui, que cela lui était indifférent²⁹.

Le lendemain nous fûmes à la dernière représentation de l'opéra qui était le 23 juin 1774. On y représenta *Persée délivrant Andromède*³⁰, les principaux rôles des hommes ont été très bien remplis par des eunuques qui chantent bien agréablement et qui paraissent être musiciens ; le rôle d'Andromède fut aussi très bien rendu, le tout en langue italienne ; il y a de bons danseurs et bonnes danseuses. (p. 27) L'illumination n'est point élégante et les décorations ne se changent point avec dextérité, tout languit lorsqu'il s'agit de faire mouvoir quelque chose dans ce théâtre.

Le surlendemain nous fûmes au Vauxhall (*Voxale*), c'est un jardin de particulier de médiocre grandeur, bien garni d'arbres et d'allées droites et les arbres bien taillés ; il y a un salon décoré proprement pour l'usage des musiciens, dans le fond est un orgue qui paraît excellent mais médiocrement touché, on paye un *chelin* pour entrer à cette promenade qui est éloignée de la porte de la Cité de près d'une lieue ; les musiciens sont au nombre de 24 ou 30, tous médiocres ; nous entendîmes chanter divers ariettes dont les paroles et la musique étaient anglaises, la musique est bonne mais la langue est dure et dans des airs qui inspirent la langueur et le plaisir on entend des prononciations rudes qui déchirent les oreilles. Autour du salon de musique, il y a un grand carré formé par des allées couvertes qui représentent une petite voûte décorée de peintures ; ces allées peuvent (p. 28) avoir 100 toises de long, dans le côté gauche du jardin il y a une grande salle ronde et couverte en dôme bien ornée de peintures, trumeaux, lustres et illuminations ; cette salle peut avoir 20 pas géométriques de diamètre ; dans un des côtés, on y a pratiqué un endroit commode pour la musique en cas de pluie, vis-à-vis de l'orchestre on a fait une prolongation de bâtiment dont l'entrée est soutenue par quatre belles colonnes de l'ordre composite ; dans cette espèce de vestibule il y a quatre grands tableaux dont deux sont d'un très beau dessin et belle peinture : l'un représente un temps de disette, on voit le roi qui fait distribuer du pain à des familles languissantes, pâles et livides de besoin, la bonté et la tendresse est si bien imitée dans toute la personne du roi qu'on ne peut regarder cet acte de charité sans en être attendri. L'autre qui est vis-à-vis n'est pas moins bon ; ce tableau représente une action qui s'est passée (p. 29) en Angleterre : il y a dedans trois personnages qui se présentent à un roi, qui sont finis et parlants. Le reste des peintures est médiocre. Vis-à-vis de ce vestibule,

²⁹ Pièce de théâtre *The nabob*, comédie de Samuel Foote (1720-1777), dramaturge et directeur de théâtre, dont le héros est sir Matthew Mite. La pièce fut créée à Haymarket Theater en 1772.

³⁰ Opéra *Perseo* d'Antonio Sacchini (1730-1786), créé au King's theater en 1774, où se produisit le castrat Giuseppe Millico.

à environ 50 pas géométriques, il y a une peinture de décoration pour représenter une cascade ; on avertit sur les 10 h du soir par le son d'une clochette que la cascade va jouer ; on représente dans cette décoration une cascade mouvante artificielle et on en imite le bruit comme on le fait dans certains opéras ; il y a un très grand nombre d'endroits couverts qui forment des cabinets non fermés, où il y a un très grand nombre de tables et couverts tout prêts pour les personnes qui désirent se rafraîchir ou souper. Nous sortîmes de ce joli jardin à minuit, c'est-à-dire une heure après environ que la musique fut finie³¹.

Nous fûmes le 27 juin qui était un dimanche à une chapelle de catholiques romains, cette chapelle est à M. l'ambassadeur de Sardaigne, elle n'a point de clocher mais la messe s'y dit publiquement (p. 30) à 11 h. Il y avait une quantité prodigieuse de monde à la messe ; il y a dans Londres autant de ces chapelles qu'il y a d'ambassadeurs de la religion romaine.

Je fus prié de me trouver à la dernière assemblée de la Société royale de Londres tenue pour la culture des Sciences. Cette Société fut établie par le roi Charles II en 1663, elle se tient tous les jeudis à 5 h du soir, elle est composée d'un président nommé à présent M. le chevalier Pringle, premier médecin de la reine, géomètre et astronome, qui est fort ancien, deux secrétaires appointés, un bibliothécaire aussi appointé, ensuite de 42 membres qui s'occupent à différentes parties. La personne qui a soin de la bibliothèque s'appelle Robertson, il était autrefois professeur d'hydrographie à Plymouth. Je fus conduit dans cette fameuse société par M^r Dalling, connu par ses plans maritimes et correspondant de M^r Dapres, il me fit faire connaissance des deux M^r Russell dont l'un est docteur en médecine ; il a écrit un très bon ouvrage sur la manière de traiter la peste ; son frère est astronome ; de M^r de Solander, dont les voyages dans les mers du Sud sont imprimés en français ; de M^r Franklin qui fut gouverneur en Philadelphie et ensuite (p. 31) disgrâcié pour avoir pris le parti du peuple, il a écrit plusieurs bons livres de physique et principalement sur l'électricité qui sont imprimés en France ; M^r Alexandre Aubert négociant qui s'occupe dans ses loisirs de l'astronomie³², il a une petite observatoire³³ proche de Greenwich où il s'occupe quand son commerce lui laisse du temps, ce qui selon les apparences ne lui arrive pas souvent. J'appris que M^r Macleïn, astronome royal résidant à Greenwich, était allé en Écosse pour déterminer l'attraction des montagnes sur le fil à plomb et j'ai prié M^r Aubert de vouloir bien me donner un précis du résultat de ses opérations lorsqu'il sera de retour. Presque tous ces messieurs parlent français.

Le 29 juin, je fus voir la seule forteresse qui est dans Londres³⁴, elle est peu considérable pour sa force, elle contient dans son intérieur beaucoup de bâtiments, il y en a un destiné pour battre la monnaie de tout le royaume qui contient 9 balanciers et les bureaux nécessaires pour les officiers de la monnaie ; on nous (p. 32) montra ensuite les dépouilles de l'armée navale

³¹ Madame Roland a été beaucoup plus admirative et elle connaît bien le sujet du tableau que François Boyer n'a pas compris : ce n'est pas un roi qui distribue des vivres, mais un « général anglais, auquel les malheureux habitants de Québec viennent montrer leur misère ». Elle admire aussi « la souplesse et la facilité avec laquelle cette langue se plie à la musique... », ce qui n'est pas l'avis de notre homme. M^{me} ROLAND, « Voyage en Angleterre, 1784 », cité dans GURY, Jacques, *Le voyage outre-Manche...*, op. cit., p. 167.

³² Assureur et astronome anglais, membre de la *Royal Society* en 1772.

³³ Boyer emploie toujours le terme au féminin.

³⁴ Très probablement la tour de Londres.

des Espagnols nommée *L'Invincible* commandée par le duc de Médina Sidonia en 1588, elle consistait en 132 vaisseaux en y comprenant ceux de transport, 20000 soldats et 8353 matelots, 2080 galériens, 2630 pièces de canon. On nous montra donc des lances de 18 pieds qui avaient été faites pour arrêter la cavalerie des Anglais, une autre espèce d'arme que les Espagnols avaient fait construire pour casser la tête et les dents aux Anglais, des cravates de fer pour enchaîner les Anglais hérétiques, des écrous pour donner la question aux Anglais pour leur faire avouer où ils avaient caché leur argent ; on nous fit voir aussi la hallebarde du général espagnol d'une énorme grandeur garnie de velours, toutes les têtes des clous étaient surdorées, on avait gravé dessus la hallebarde la tête du pape, enfin mille choses de cette espèce qui font voir plutôt la vanité des pauvres et malheureux Espagnols que leur force puisque toute leur escadre fut détruite et qu'il ne s'en retourna de ce nombre prodigieux de vaisseaux que 9 à 10, encore étaient-ils en mauvais état.

Ensuite, on nous fit voir la salle d'artillerie qui contient 100000 fusils en état de servir, autant de sabres, de baïonnettes et puis les 12 ou 15 cents mousquetons, beaucoup de (p. 33) carabines, toutes en état. Les Anglais vantent beaucoup leur salle et prétendent qu'elle est unique ; de là, on nous fit passer dans une autre salle contenant les armures de la chevalerie, nous vîmes là avec une grande satisfaction 4 ou 5 cents armures, casques à double visière, lances, gantelets, rondaches, etc. de diverses formes, de même que l'armure des chevaux. L'armure des écuyers était à côté, on nous fit voir l'armure du grand Jean de Gand (*Gaunt*), duc de Lancastre³⁵, qui était fils, père et oncle de roi et qui ne le fut point lui-même, cette armure lui servait communément et elle a 7 pieds de haut, la lance et l'épée sont monstrueuses ; de l'autre côté de la salle sont 16 rois d'Angleterre tout cuirassés et montés sur des chevaux très bien faits, de grandeur naturelle, ce spectacle est beau et grand. On nous fit voir aussi tous les bijoux qui servent aux couronnements des rois ; ce trésor est fort riche. Le reste des curiosités ne mérite point qu'on en parle, si ce n'est une pièce énorme d'artillerie longue de 10 à 12 pieds et de 18 pouces de balle, elle a été tirée une fois seulement, ce qui la creva vers la (p. 34) culasse, elle a été faite en Écosse et conduite par curiosité à l'arsenal de Londres³⁶.

Le 1^{er} juillet 1774 je fus introduit avec mon compagnon de voyage au *Museum* britannique³⁷. M^r le docteur Maty (*Matty*)³⁸ est le chef de cette fameuse maison, ensuite le docteur Morton connu par un ouvrage imprimé en anglais sur le poisson [*blanc*] qui cause une sensation semblable au choc électrique, enfin M^r le docteur Solander connu en France par l'impression de son ouvrage contenant son voyage autour du monde et surtout à l'île de Tahiti (*Tayeti*). Le *Museum* est un assemblage immense d'ouvrages imprimés et manuscrits les plus anciens, un amas d'antiquités et tout un prodigieux assemblage de choses servant à l'histoire naturelle. Il suffit de dire qu'environ 12 ou 15 grandes chambres sont remplies d'une quantité presque infinie de choses rares et antiques, il m'est impossible de détailler ce que contient chaque

³⁵ Jean, troisième fils d'Édouard III, né en 1340 à Gand, duc de Lancastre, roi-titulaire de Castille, mort en 1399, frère du Prince Noir (mort en 1376), et oncle du roi Richard II (1377-1399).

³⁶ Il s'agit presque certainement du grand canon « Mons Meg », construit à Mons en 1449 pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui le donna vers 1457 au roi d'Écosse, Jacques II, qui fut tué par l'explosion de l'un de ses canons en 1460. Amené en Angleterre au XVII^e siècle, « Mons Meg » se trouve actuellement au château d'Édimbourg.

³⁷ *The British Museum*, créé en 1753, ouvert au public en 1759.

³⁸ Matthew Maty (1718-1776), secrétaire de la *Royal Society* de 1772 à 1774.

appartement car nous ne fûmes que 2 heures à parcourir des yeux ces divers objets et assurément celui qui voudrait les voir et en tirer quelque fruit pourrait sacrifier trois ans de temps et encore je suppose qu'il ait des connaissances très grandes (p. 35) relatives de cette partie. Le détail de ce que contient le *Museum* est imprimé en anglais en 50 volumes *in folio*, il y a tant de livres, de manuscrits, quelquefois indéchiffrables, de vermisseaux, d'anguilles, de poissons, de coquillages, d'oiseaux, de quadrupèdes, de mouches, de papillons, de cristaux, de minéraux, de pétrifications, de vitrifications, de médailles, de fossiles, de vieille antiquaille comme momies d'Égypte, armes des anciens géants, de vieilles urnes, pots, figures, monnaies, etc., etc., etc. trouvées dans des décombres de quelques villes englouties par des tremblements de terre qu'on est surpris de voir tant de choses rassemblées à la fois dans un même endroit ; une partie de ce *Museum* avait été amassée et rassemblée par le chevalier Hans Sloan, médecin célèbre³⁹ ; il recommanda par testament qu'après sa mort ses héritiers ne dépareilleraient point sa collection et qu'en vendant cet objet qui était d'un prix immense l'acquéreur passerait un engagement comme il ne pourrait point le démembrer non plus, qu'il fallait le proposer premièrement au parlement de Londres, que s'il ne l'acceptait point le vendre à quelque couronne étrangère avec les mêmes conditions, mais la nation aime trop ce qui peut (p. 36) contribuer à la réputation du royaume, et le parlement ne s'est point laissé dessaisir de tant de divers monuments et curiosités naturelles, il a rendu un acte par lequel il acceptait le *Museum* au prix estimé par le possesseur qui était de 40 000 livres sterling ou à peu près un million.

Vendredi 8 juin (*sic* pour juillet) nous fûmes voir un plaidoyer fameux puisqu'il s'agissait de près de 2 000 000 de livres. Leur méthode de plaider et juger et terminer un procès, après quelques informations préliminaires faites lors de la demande, quelques témoins entendus, les parties conviennent du temps où ils veulent terminer totalement, alors chacun rassemble toutes les pièces nécessaires et témoins ; chacun dans cette cause avait un procureur et 3 avocats, et après avoir examiné les papiers et les rapports faits par les personnes appelées en témoignage, chaque avocat fait un grand discours pour donner raison à sa partie, ensuite, le juge (p. 37) rassemble tout ce qui a été dit, en prend seulement le sens qu'il explique à haute voix à 12 personnes qui sont présents pendant tout le plaidoyer et qui doivent juger et absoudre l'une ou l'autre partie. Ces douze personnes s'appellent jurés. Lorsqu'on veut terminer un procès, on fait avertir la veille 36 particuliers qui sont censés bourgeois et habitants du lieu ; les noms de ces particuliers sont tenus cachés jusqu'au moment de l'arrivée du juge ; alors on ouvre une petite boîte où sont contenus lesdits noms, chaque partie peut en effacer 12, il en reste par conséquent 12 qu'on fait jurer qu'ils décideront sans partialité. Lorsqu'ils ont entendu le discours du juge, on leur explique les lois à ce sujet, ensuite on les enferme tous 12 dans une petite chambre sans pain ni eau jusqu'à ce qu'ils aient absous l'une ou l'autre partie et on ne les laisserait point sortir sans cela.

(p. 38) Dimanche 10, nous fûmes conduits par un ami de M^r Héries à Greenwich. Avant que d'y arriver nous entrâmes chez M^r Aubert (*Haubert*) pour voir son observatoire qui est très belle pour un simple particulier ; elle est composée d'un quart de cercle de 4 pieds, d'un

³⁹ Sir Hans Sloane (1660-1753), l'un des grands hommes de science anglais de son époque, membre de la *Royal Society* à l'âge de 24 ans, ses collections et son musée (toujours actif) étaient très fréquentés par des visiteurs à Londres.

instrument de passage, d'un télescope de 2 pieds $\frac{1}{2}$, d'une lunette parallaxique, d'un quart de cercle de 18 pouces pour des hauteurs correspondantes, de plusieurs sextants de réflexion pour observer les distances lunaires, diverses lunettes achromatiques, thermomètres, baromètres, d'une (*sic*) pendule dont la verge est à grill de cuivre et fer, enfin divers instruments qu'il est inutile de nommer ; il nous fit voir toutes ces choses avec la plus grande honnêteté du monde, nous fit mille instances pour nous faire rafraîchir diverses fois ; nous sortîmes enfin de chez cet honnête anglais pour nous rendre à la fameuse observatoire d'Angleterre. Nous dînâmes avant que d'y aller.

(p. 39) Greenwich est une petite ville éloignée de Londres d'environ 2 lieues, elle est située sur le bord de la Tamise. L'aspect de cette partie de la rivière est admirable. À côté de cette petite ville est l'Hôtel des Invalides pour les matelots ; l'aspect de ce superbe bâtiment du côté de la rivière est magnifique, tout le rez-de-chaussée est soutenu par de belles colonnes de l'ordre dorique, l'étage supérieur de l'ordre corinthien avec l'attique au-dessus pour terminer l'œuvre. Charles II fut le fondateur de cette belle maison, il y demeura quelques temps, ensuite les rois abandonnèrent ce séjour pour aller demeurer au côté opposé de Londres. Derrière cet hôpital, sur une montagne est situé l'Observatoire. C'est un bâtiment de peu d'apparence et peu élevé.

On nous fit voir deux grands quarts de cercle de 8 pieds dont l'un est fait par M^r Bird (*Borde*) et l'autre par [blanc] ; l'un est pour les observations (p. 40) de la partie du sud, l'autre pour le nord. Le grand instrument vertical pour observer l'aberration des fixes, les montres d'Harrison, les instruments de passage, et tous ces instruments sont grands et dignes du sujet auquel on les emploie.

En sortant de ce célèbre bâtiment, nous fîmes le tour du parc clos dans lequel est située cette observatoire, ensuite nous fîmes mettre les chevaux à la chaise pour nous rendre à Londres ; nous fîmes le chemin de Blackheath, endroit où nous avons dîné, en trois quarts d'heure ».

RÉSUMÉ

François Boyer, professeur à l'école d'hydrographie de Lorient, effectue un voyage en Angleterre en 1774. Il en a laissé un récit de quarante pages, de son départ de Lorient le 9 juin à sa visite de l'observatoire de Greenwich le 10 juillet, en passant par Le Guildo et la traversée risquée de l'Arguenon, Saint-Malo, Guernesey, Southampton, Cobham et les jardins de Painshill, Richmond et surtout Londres. Le but de son voyage est avant tout scientifique (visite du British Museum et de Greenwich, rencontre de savants, presque tous francophones), mais, sans être anglophobe, il est très curieux de l'Angleterre, visite les sites et monuments, va au spectacle (Vauxhall, théâtre, opéra), s'intéresse au fonctionnement de la justice et à la religion. Ceci nous vaut un texte d'une lecture agréable et riche d'informations, sur les conditions de voyage de part et d'autre de la Manche et sur la perception de l'Angleterre par un voyageur français à la fin du XVIII^e siècle.